

# Quand la passion l'emporte

**INTERVIEW** Ronald Renevier

Le pilote genevois

est vice-champion suisse de slalom 2004. Mais c'est d'un champion tout court – sans vice – qu'il s'agit! Rencontre.

JOHN DURAND

Placer une Kadett au championnat dans les feux arrière de celle de Fritz Erb, c'est presque endosser une couronne suprême. L'homme méritait bien cette belle place d'honneur. Depuis vingt ans, Renevier écume les pistes à la poursuite de cette reconnaissance. Opérateur cinéma à la ville, cet autodidacte de 42 ans conjugue trois passions: sa famille, sa Kadett et ses potes.

Au premier abord, l'homme est réservé. Mais après quelques photos dans l'atelier de La Praille et dans le chaleureux local de l'écurie La Meute, le Genevois se livre. Il y a là un mélange de passion et de fierté des choses bien faites.

■ **RA: Ronald, être vice-champion suisse de slalom 2004, ça fait quoi?**

Ronald Renevier: Ça sonne mieux que deuxième ou... Pouliodor! Parce qu'à force d'accumuler les 2es places, c'est le surnom qu'on commençait à me donner. Vice-champion, ça sonne mieux, non? Plus sérieusement, tout ça est important pour moi. J'ai envie de devenir un jour grand-père et de pouvoir me retourner avec le sourire sur cette carrière. J'aime déjà tellement quand ma fille dit: «Mon père fait de la course automobile.» Je me dis que c'est moins important que la découverte d'un vaccin, mais je l'ai fait.

■ **N'était-ce pas facile, cette saison, de marquer des points en gr. Et compte tenu du peu de concurrents?**

Soyons honnête, si j'avais été inscrit en IS où le plateau était plus relevé, je n'aurais pas fini 2e au championnat. Mais je ne crois pas avoir usurpé ce titre! En fait, à la fin de la saison 2003, compte tenu du règlement, ma Kadett n'avait plus qu'une année à vivre en IS. Mieux valait faire le saut tout de suite et j'ai pris mon passeport 2004 dans ce groupe «fourre-tout». Comme ça fait vingt ans que je roule placé, j'accepte volontiers cette cerise sur le gâteau. C'est un peu une récompense à la carrière que j'ai menée

jusqu'à présent. Bon, les bagarres étaient toujours là: avec les potes ou contre le chrono.

■ **Comment s'est déroulée ta saison?**

Au départ, je ne jouais pas le championnat. D'ailleurs, je n'étais pas à Frauenfeld pour suivre ma fille dans ses matches de volley-ball. Puis les choses se sont enchaînées: je n'ai pas pris de vacances et j'ai beaucoup roulé puisque j'ai aligné 18 courses. Ensuite, à mi-championnat, j'ai vu que j'étais dans le coup. Là, j'ai changé d'optique et je me suis appliqué à rouler le mieux possible, avec plus de réflexion. «Les vacances» du week-end étaient toujours là, mais plus étudiées, avec le piment du championnat.

■ **Avec ton gabarit de pilote, tu étais prédisposé à la course automobile...**

Oh non! Jeune, j'ai amélioré mon boguet comme tout le monde, mais il n'était qu'un moyen de se déplacer. La voiture, c'était la même chose: elle était un moyen d'augmenter mon rayon de liberté. Je me rappelle que, apprenti monteur-électricien, je touchais 170 francs par mois et que, pendant une année, j'en mettais 150 de côté pour payer ma première voiture, une NSU TT. Du coup, quand j'ai obtenu mon permis en 82, la voiture était là, prête à partir. J'en étais fier, mais elle ne représentait pas une fin en soi. C'était un moyen d'aller plus loin, d'être plus libre, de devenir adulte.

■ **Il y a pourtant cette Kadett qui finit par arriver...**

Là aussi, c'est un concours de circonstances. Peu après avoir étrenné la NSU, je voulais déjà en changer. En fait, j'avais essayé une 911 et le virus m'a sauté dessus. J'en voulais une! Mais j'ai vite perdu cette idée en même temps que la NSU. Je l'ai détruite dans l'arrière d'une voiture arrêtée que je n'avais pas vue... parce que j'étais en train de loger une 911 en exposition! Bref, il me fallait une voiture et, début 83, j'ai acheté la Kadett. Elle était élargie, avait un arceau et un bon moteur injection, mais l'idée de faire de

la course ne m'effleurait toujours pas.

■ **Alors, comment es-tu venu à la compétition?**

Fin 83, mon frère était copilote de Russotti sur Ford Escort RS en rallye. J'allais les voir au St-Cergue, au Salève, etc. Ce milieu me titillait ferme, mais je croyais tout cela inaccessible. Je pensais qu'il fallait une superauto et des gros moyens. Je me suis pourtant retrouvé avec une inscription pour le slalom de Bière entre les mains. J'ai refait la voiture avec les moyens du bord et c'était parti! J'ai débarqué à Bière en étant persuadé que j'avais la meilleure voiture du monde. Tu penses! Un arceau, des baquets, des Yokohama sur jantes 8 pouces et même des longues portées!

Là, j'ai pris un grand coup dans la figure quand j'ai vu l'étalage de matériel des concurrents. J'avais mes copains sur place et, comme on ne voulait rien laisser trainer, je gardais leurs affaires à l'arrière de l'auto... pendant les manches. Bon, j'ai quand même démonté les longues portées parce que ça faisait vraiment tache!

■ **Et le délice fut instantané?**

Oui, ça m'a immédiatement plu. Et je n'ai pas été ridicule puisque j'ai fini... et même 10e. Ensuite, j'ai participé au slalom de Chamblon où j'ai fait une belle découverte: celle des slicks. Même avec des pneus récupérés et peu adaptés à la voiture, je prenais des appuis extraordinaires. J'avais l'impression que la coque voulait se séparer du châssis! Dès ma troisième course, force était de constater que ça pouvait marcher, même avec de petits moyens puisque ça restait ma voiture de tous les jours.

■ **Et l'écurie La Meute dans tout ça?**

Après les 4 courses de 85, je m'intéressais à ces écuries vues dans les paddocks et j'ai choisi La Meute. Là aussi, j'étais impressionné. C'était une écurie de «riches» et j'avais l'impression d'être le vilain petit canard. En plus, j'avais la gueule de mes 23 ans! Mais ça s'est finalement très bien passé et les potes sont toujours là. D'ailleurs, je crois qu'on a cassé l'image du «Genève = gros moyens»! La Meute m'a fait découvrir une Romandie liée par la passion de la course automobile.

■ **Quelles ont été tes plus belles années?**

88 et 89 sont deux superbes saisons. J'avais fait préparer la Kadett en 87. C'était une folie financière mais c'était devenu une belle bête de course. Je me suis dit qu'avec la voiture que je touchais, pourquoi ne pas jouer la gagne? La voiture était alors sur remorque et je venais la veille des courses pour me reposer à l'hôtel.



D.R. (J. DURAND)

Il y a eu de belles luttes avec la Golf de Pascal (Gervais) et la NSU de Thierry (Domenjot). En non-licenciés, j'ai commencé à aligner quelques victoires et scratches qui m'ont finalement amené à remporter le challenge interne de La Meute et le championnat genevois, sans oublier le championnat romand (FREA) en 89.

■ **Le chrono est-il le juge de paix de tes fins de semaine?**

Il est clair que de bons temps sont appréciables, comme lors de ma première victoire officielle à Sion en 88. Toutefois, ma règle est de ne prendre au jeu mais pas la tête. D'ailleurs, je me rappelle qu'on restait le samedi soir pour bavarder devant les licenciés qui arrivaient avec leur «matos». Pour nous, le bonheur était de pouvoir s'éclater le week-end, avoir la liberté de «mettre le pied dedans» et de le faire sur une route sécurisée. En fait c'étaient surtout de superbes vacances.

■ **Tu reviens sur cette notion de vacances, pourquoi?**

Si je suis à la fois passionné et fier d'appartenir à ce milieu, je sais également que, pour moi, la course reste un loisir. L'ambiance du paddock est au moins aussi importante que les minutes passées sur la piste. J'attends toujours avec plaisir le moment de planter

le village de camping-cars autour de la broche.

■ **Te sens-tu amateur?**

Oui, ça conserve la notion de loisir tout en voulant bien faire les choses et ne pas paraître ridicule, c'est le propre de l'amateur. J'ai donc passé ma licence en 95 au Castelet. Je me revois avec cette Opel Ascona louée pour la cause et à quelques belles glissades sur le circuit du sud de la France.

■ **Mais pourquoi as-tu interrompu les courses en 1990?**

Parce que la vie s'est révélée être une passion encore plus forte que celle de la course. Entre tenir un volant ou ma fille dans les bras, il n'y avait pas photo! (réd. Elodie est née en février 90). Je voulais profiter de ma famille. J'ai donc vendu la voiture. Mais je suis resté membre de l'écurie et je continuais à faire quelques courses au coup par coup sur la même Kadett que je «louais»... contre bons soins.

■ **Et qu'est-ce qui t'a fait revenir à la compétition?**

Ma fille a grandi et la famille se portait bien. Je savais dorénavant que cette passion ne mettrait jamais en péril ma famille. J'avais réussi et j'avais donc cette liberté de choix. Du coup, j'ai racheté la même voiture à la fin 94!

■ **La même?**

Oui! Son propriétaire d'alors voulait arrêter et je n'arrivais pas à concevoir de voir partir cette voiture. En plus, je la connaissais bien. Mais le cap était important à franchir car elle n'était plus homologable en non-licencié. J'ai donc passé ma licence en 95 au Castelet. Je me revois avec cette Opel Ascona louée pour la cause et à quelques belles glissades sur le circuit du sud de la France.

■ **Comment s'est passé ton passage en licenciés?**

Il fallait tout recommencer! Dès ma première course à Bière, en 95, j'ai pu mesurer à quel point j'étais «à la rue». La voiture n'était pas forcément différente de certaines en LOC, mais je roulais différemment. Là, il faut se cracher dans les mains, se battre. J'ai dû apprendre. On se tapait de belles bagarres notamment avec la Scirocco d'Eric (Cossali) et comme on était plus ou moins dauphin de Fritz (Erb), on se disait qu'on n'était pas si mal. En réalité, j'ai plus appris pendant ces dix années en licencié qu'à mes débuts.

■ **Un souhait pour la suite?**

Tenir la Kadett encore trois ans et mettre ma fille dans le baquet... et pourquoi pas treize ans (réd. Samuel est né en 99) pour y mettre mon fils?!



Slalom de Bière 1985: la toute première épreuve de Renevier ou quand la Kadett servait également de dépôt d'habits pour les potes!



Une Ascona en glisse au Castelet... et c'est la licence dans la poche!



«Pied dedans et patte levée», Renevier affectionne les slaloms...



... tout en appréciant la côte et son public (ici au Gurnigel en 2004).